

Anniversaire.

Redécouvrir le peintre Raphaël, l'autre génie de la Renaissance

12/01/2020



La Vierge à la rose (ou la Saint Famille avec saint Jean Baptiste), de Raphaël, v. 1517. Oeuvre conservée au Musée du Prado à Madrid (Espagne). PHOTO AKG IMAGES

Il est mort il y a 500 ans, un an après Léonard de Vinci. Adulé de son vivant, le peintre Raphaël a été peu à peu délaissé au profit de ce dernier. Un journaliste italien tente de comprendre pourquoi.

Autour de la place Saint-Pierre [au Vatican], les reproductions sur bois valent de 50 à 250 euros selon le format. “*Artigianato [artisanat] made in Italy!*”, certifie la vendeuse d’une boutique de souvenirs aussi clinquante qu’une bijouterie. Mais, si l’on veut voir le véritable Luna Park du genre, c’est sur Internet qu’il faut se rendre : ils s’y trouvent réincarnés en abat-jour, en bénitiers, en diffuseurs de parfum, en coques de téléphone portable, en tapis de souris... Sans compter les tasses, les calendriers, les

parapluies, les magnets à coller sur le frigo, les t-shirts... Je veux ici parler des chérubins pensifs de Raphaël, auxquels la technologie a donné le don d'ubiquité. Mais aussi [à travers eux] du cas assez singulier d'un détail pictural qui a pris le dessus sur le tableau auquel il appartient, jusqu'à l'éclipser presque totalement. Et quel tableau ! La célebrissime *Madone sixtine* conservée à Dresde, dont les angelots occupent le bord inférieur.

L'invasion des clones a commencé dans les années 1980, même si des signes avant-coureurs sont apparus dès la décennie précédente, lorsque le designer Italo Lupi a revisité les deux anges façon pop art pour le logo de la marque [de vêtements] Fiorucci. Au début du XIX^e siècle, leurs visages étaient déjà repris en Allemagne sur les porcelaines de Meissen, puis un cours du professeur Vincenzo Farinella (de l'université de Pise) m'apprend que le détournement le plus abusif, mais aussi le plus cocasse, a eu lieu à la fin du XIX^e siècle, aux États-Unis, où les deux chérubins ont été transformés en cochons ailés pour les besoins d'une publicité de Fairbank & Co – une entreprise de salaisons.

Bien sûr, le marché fait ce qu'il veut et peut transformer un chef-d'œuvre en cochonnaille. Et pourtant, il nous plaît à penser que, même chez les angelots vendus au kilo, brille une dernière étincelle du mythe de l'insurpassable Raphaël [1483-1520], peintre de tous les superlatifs, "dieu mortel" des arts. Un culte considérable qui s'est amorcé de son vivant, avant de gagner en ampleur à sa mort prématurée et de perdurer, incontesté, pendant plus de trois siècles, pour dévisser enfin avec la période moderne.

Occasionnant un traumatisme énorme (une "*mélancolie immense et universelle*" [selon la formule employée dans une correspondance de l'époque]), le "peintre divin" s'est éteint des suites d'une maladie foudroyante le 6 avril 1520, le jour de son trente-septième anniversaire, dans son palais Caprini aujourd'hui disparu, à quelques pas du Vatican. Pour le 500^e anniversaire de sa mort, une myriade d'expositions sont prévues en 2020, de Rome à Paris et de Londres à Madrid [voir ci-dessous]. Mais c'est le palais ducal d'Urbino, sa ville natale [dans la région des Marches], qui [a ouvert], avec quelques mois d'avance, le bal des célébrations. On y [a inauguré] le 3 octobre "Raffaello e gli amici di Urbino" ["Raphaël et ses amis d'Urbino", jusqu'au 19 janvier] : quatre-vingts œuvres, dont une dizaine du maître, qui reviennent sur ses années de formation – un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre.

Un enfant d'Urbino

En effet, s'il est vrai qu'au faite de sa gloire Raphaël signait encore "Urbinas" ("d'Urbino") en souvenir de ses origines, il est également vrai qu'une vieille tradition historiographique, inaugurée par Giorgio Vasari [un peintre et écrivain italien du XVI^e siècle, auteur d'un ouvrage qui a fait école sous le titre *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*], a minimisé l'empreinte qu'a laissée sur lui le cadre de la "cité idéale" [du nom d'[un tableau représentant Urbino](#)].

Rappelons qu'après Florence Urbino était au XV^e siècle le grand épice centre des expérimentations de la Renaissance. On a du mal à imaginer que, aussi jeune fût-il,

Raffaello Sanzio [le patronyme du peintre] ait pu rester hermétique à l'effervescence d'un lieu où avaient œuvré des personnages de la stature de Paolo Uccello et de Piero della Francesca [deux peintres majeurs de la période dite "de la première Renaissance"]. Pourtant, d'après l'ouvrage de Vasari, Raphaël n'a même pas eu le temps de regarder autour de lui que sa "destinée de génie" le réclamait, le propulsant aussitôt ailleurs : d'abord en Ombrie, où il fut le tout jeune apprenti du Pérugin, puis dans les rudes ateliers florentins, où il était encore un poids léger à côté des grands – [Léonard](#), Michel-Ange –, et enfin à Rome, où il accéda à la célébrité.

Une figure quasi christique

À quel âge Urbino a-t-il quitté Urbino ? Comme pour une bonne partie de sa biographie, cela reste un mystère. *"Ce que l'on sait, c'est qu'il est resté propriétaire de ce bâtiment jusqu'à sa mort"*, répond Luigi Bravi, le président de l'académie Raphaël, dans la maison natale du peintre. Cette dernière a été transformée en musée pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, et les reliques, les copies, les hommages d'écrivains au maître composent un sanctuaire instructif sur la "religion" raphaélique. Une vénération qui va jusqu'à faire du peintre "de génie" une figure quasi christique : *"Ce n'est pas un hasard, rappelle Luigi Bravi, si, selon la tradition hagiographique, Raphaël est venu au monde et s'est éteint le Vendredi saint."*

Autre cliché, plus prégnant encore, celui de l'enfant prodige : un Mozart du pinceau, un phénomène qui, dans le premier contrat qui porte son nom, à 17 ans, était déjà qualifié de *"magister"*, c'est-à-dire de maître, une appellation devenue ronflante avec le temps mais qui voulait tout simplement dire "propriétaire d'un atelier". En l'occurrence, celui que son père, Giovanni Sanzio – lui-même un peintre en vue – lui avait laissé en héritage.

À Urbino, la seule œuvre que l'on peut vraisemblablement attribuer à Raphaël est un merveilleux portrait de femme exposé au palais ducal. Comme [la Monna Lisa de Léonard](#), à laquelle elle fait d'ailleurs penser, cette élégante n'a jamais pu être identifiée. Parce que ses lèvres semblent refuser la parole, on l'a surnommée [La Muta \("La Muette"\)](#). Or, si elle se présente comme la "patrie de Raphaël", la ville d'Urbino semble faire preuve, sinon de mutisme, disons d'un certain laconisme. Peut-être faut-il y voir une forme de litote, ce qui serait louable en soi, mais on a l'impression que, dans sa ville natale, on ne prononce le nom du maître que du bout des lèvres.

"Il est vrai que, dans la région, les expositions, les circuits, les initiatives, tournent davantage autour de Piero della Francesca que de Raphaël, qui mériterait mieux", admet l'Autrichien Peter Aufreiter, conservateur du palais ducal et du pôle muséal des Marches. Réformes, contre-réformes, centralisation, autonomie, politiques de prêt... les inévitables polémiques – dont nous nous garderons bien de nous mêler – s'enchaînent, et Peter Aufreiter arrive en fin de mandat. Le temps de lancer les expositions de l'année Raphaël (en plus de l'exposition déjà citée, il y en aura une sur la faïence et une autre sur la tapisserie), il rentrera à Vienne, où il prendra la direction du musée des Techniques.



La Madone Sixtine (1512-1513) et ses célèbres angelots rêveurs. PHOTO AKG IMAGES **akg-images**

Quand les touristes préféraient Raphaël à la chapelle Sixtine

Pour les 23 000 personnes qui, durant l'été, à Rome, franchissent chaque jour le seuil des musées du Vatican, Raphaël existe-t-il encore ? Et si oui, dans quelle mesure ? C'est la question que je me pose tandis que je m'immerge dans une marée de tongs, de bermudas, de sacs à dos, de perches à selfie... Un troupeau composite, parfaitement canalisé par les gardiens. Mais une fois arrivé à la bifurcation – à gauche, les chambres de Raphaël, à droite la chapelle Sixtine – les jeux sont rapidement faits : le gros des troupes tourne à droite. Buonarroti [le patronyme de Michel-Ange] l'emporte à plates coutures.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Même les grands classiques n'échappent pas au yo-yo des goûts et des engouements. Pendant des siècles, on est venu ici vénérer la statuaire antique et les fresques de Raphaël. Les grands travaux de restauration de la chapelle Sixtine (1980-1994), mais aussi peut-être, me souffle-t-on, la médiatisation croissante des conclaves [les collèges de cardinaux chargés d'élire le pape] qui s'y réunissent, ont contribué à faire pencher la balance en faveur de Michel-Ange.

Sa tombe au Panthéon

Après les musées du Vatican, je me plonge dans une autre marée humaine – celle qui converge en un flot puissant vers l'entrée du Panthéon. *“Ille hic est Raphael timuit quo sospite vinci rerum magna parens et moriente mori”* : “Ci-gît Raphaël, qui durant toute sa vie fit craindre à la Nature d'être maîtrisée par lui et, lorsqu'il mourut, de mourir avec lui.” Sur sa tombe, la légendaire épitaphe est mal éclairée. C'est à peine si on arrive à la lire. Les gens font les cent pas devant sans y accorder plus d'attention. Peut-être Raphaël aurait-il mérité quelques watts de plus. En réalité, aussi curieux cela soit-il, le fait d'être enterré dans un ancien temple dédié à tous les dieux *“n'était pas un honneur particulier au XV^e siècle. Cela le deviendrait par la suite, justement grâce au peintre”*, m'explique Anna Lisa Genovese, qui a consacré un livre à cette sépulture et à ses vicissitudes, *La Tomba del divino Raffaello* [“La Tombe du divin Raphaël”, inédit en français].

On trouve exposée au Panthéon une icône byzantine représentant la Vierge à l'enfant, que l'on pensait de la main de l'évangéliste Luc et, à l'époque de Raphaël, on y conservait aussi le voile de Véronique, c'est-à-dire le linge réputé avoir servi à essuyer le visage du Christ lors de la montée au calvaire : *“Ces deux symboles très forts garantissaient une protection maximale de l'âme devant le mystère de la mort.”* Mystère qui, dans le cas de Raphaël, est particulièrement épais. La version – encore une fois proposée par Vasari – selon laquelle cet infatigable coureur de jupons aurait été victime de ses excès charnels (traduction : il aurait attrapé la syphilis) contraste avec l'évolution foudroyante de la maladie, qui l'a emporté en l'espace d'une semaine. *“La fièvre carabinée fait plutôt penser au paludisme ou à une pneumonie”*, avance Anna Lisa Genovese.

Un peintre résolument moderne

L'ennui, avec les mythes et les fables sur les enfants prodiges, c'est qu'ils finissent souvent par éclipser les prodiges véritables. Ainsi, comme l'a fait remarquer l'historien [de l'art] Claudio Strinati, la carrière de Raphaël s'étale officiellement sur vingt ans et ne décolle vraiment que pendant son séjour à Rome, entre 1509 et 1520, sachant que, arrivé à la moitié de cette dernière phase de sa vie, l'artiste cesse *de facto* de peindre pour déléguer cette tâche à ses apprentis. Autrement dit, Raphaël devient le géant que l'on sait en à peine six ou sept ans. Pas mal.

Affable et rusé, extraordinaire entrepreneur de sa vie, le natif des Marches s'éloigne de la peinture parce qu'il est accaparé par ses autres charges à la cour pontificale (parmi lesquelles celle de "conservateur" des antiquités romaines), mais aussi parce qu'il est animé d'une soif de connaissances qui le pousse toujours au-delà de "*ce qu'il sait déjà faire*". En cela, il est résolument moderne. Pourtant, la modernité se retournera contre Raphaël, voyant dans son art apollinien l'apogée d'un classicisme insupportable, un concentré de tout ce dont il convient de se libérer : l'harmonie, l'ordre, l'équilibre. On lui préfère les ambiguïtés d'un Léonard ou les tourments d'un Michel-Ange.

Il n'est pas impossible que, imprégnés comme nous le sommes par une esthétique du désespoir, la beauté sereine de Raphaël nous paraisse aujourd'hui hermétique, voire tout bonnement incompréhensible. Un mystère. Pour tenter de le dissiper, peut-être peut-on s'inspirer des paroles [du critique d'art] Federico Zeri [décédé en 1998] dans une interview télévisée au Vatican, dans les chambres de Raphaël :

Si ces fresques me sont particulièrement sympathiques, c'est parce que Raphaël [lui-même] m'est sympathique. C'est un des rares grands qui, comme Rubens, ait été heureux. Il était parfaitement à l'aise dans la vie. Il peignait joyeusement, il aimait, il buvait, il mangeait, il n'était pas tourmenté et n'aurait jamais eu besoin des services d'un psychanalyste. On peut dire ce qu'on veut mais, quand on connaît bien Raphaël, tout le reste est relégué au second plan."

Marco Cicala

AGENDA

En 2020, à l'occasion du 500^e anniversaire de sa mort, de nombreuses expositions seront consacrées dans toute l'Europe à Raphaël. En voici une sélection :

- **En Italie.** "Raffaello 1520-2020", Scuderie del Quirinale, Rome, du 5 mars au 14 juin 2020.

scuderiequirinale.it

- **En France.** "Raphaël à Chantilly. Le maître et ses élèves", Domaine de Chantilly, musée Condé, du 7 mars au 5 juillet 2020.

domainedechantilly.com

- **Au Royaume-Uni.** “Raphael”, The National Gallery, Londres, du 3 octobre 2020 au 24 janvier 2021.

nationalgallery.org.uk

SOURCE

[**IL VENERDÌ DI REPUBBLICA**](#)

Rome

periodici.repubblica.it/venerdi/

oOo